

—Y diront, y diront... Ah ! je m'en fiche de ce qu'y diront.

—Tu feras comme tu voudras, mon homme, ça te regarde.

—Dis donc, t'as pas dans le coin de l'armoire quelque chose de reste ?

—Y a du pain, une bouteille de vin, le restant de souper et un peu de fromage.

—Bravo ! Et si alors, au lieu d'aller chez le manézing, nous faisons réveillon ici, avec le petit ?

—Tu ferais ça, Louis !

—Ça te va-t-y ?

—Là, vrai ! Pas pour rire ?

—Vrai de vrai !

—Ah ! je vais mettre le couvert, et ça va pas traîner, non. C'est ça qu'est une idée chouette !

—Tiens, mets aussi ces dix francs dans ta poche. C'est les dix francs du réveillon. Ils serviront pour les remèdes du petit.

—Ah ! Louis ! Louis ! t'es un crâne homme !

—Allons, allons, moncheron ! à table, et un peu lesté ! A la santé du petit Noël ! Et si tu tousses encore, je...

—Oh ! je te connais maintenant, va ; s'il toussait, tu donneras encore des pièces de cinq francs pour payer les tisanes.

GUSTAVE CANE.

CONTE DE NOËL

DANS LE CIEL

Sur un nuage bleu conduit par une étoile,
Il Bambino Jesu priait.

La Vierge, radieuse, esquise en son long voile,
Très tendrement lui souriait.

De flambants chérubins aux mines gracieuses
Faisant vibrer des harpes d'or,
Murmuraient lentement des chansons merveilleuses
Pour endormir le "cher Trésor."

Et les astres nacrés penchaient leur tête blonde
Afin de voir et d'admirer ;
Et, dans l'immensité, les montagnes du monde
S'inclinaient pour mieux adorer.

Soudain, un moinelet échappé de la terre
Vint tomber mourant, éperdu,
Sur le mignon Jésus, pour qui rien n'est mystère.
Celui-ci, d'un air entendu,

Le prit, l'enveloppa dans les plis de son linge,
Et puis tout en le réchauffant,
Fit de ce coros d'oiseau le corps d'un petit ange,
Car c'était l'âme d'un enfant.

ALBERT TROUDE.

LÉGENDES ARABES

LA QUEUE DES HIRONDELLES



Sur la route de Constantine à Biskra, on rencontre de distance en distance des vestiges de l'occupation romaine : ici, ce sont des murs encore debout qui profilent leur silhouette dentelée sur l'horizon ; plus loin, des arceaux en ruines, à travers lesquels on aperçoit le ciel comme de grandes

draperies bleues tendues sur d'immenses pyramides. Ces souvenirs historiques vous accompagnent jusqu'à Biskra, si bien nommée *la Coquette* ; ils font face au désert et dominent encore, comme des postes-vigie, les crêtes des gorges au fond desquelles serpente la route.

Tout à coup, par une vaste échancrure qui se découpe dans le bleu foncé du ciel, l'horizon du désert s'ouvre devant vous ; l'immensité, rayonnante sous un soleil de feu, vous surprend ; on ressent une impression de vide qui vous étire la poitrine, pendant qu'au premier plan de ce décor féérique, le vent agite la tête verdoyante des pal-

miers des nombreuses oasis, qui forment comme le parterre du désert.

Le désert ! l'oasis ! Que ces mots sont magiques et font rêver d'imaginations !—Tout enfant, vous avez énoncé quelques lignes apprises par cœur dans une géographie, et voilà qu'un beau jour, devenu homme, vous vous réveillez sur la terre d'Afrique : le vent du désert passe dans vos cheveux ; l'oasis est devant vous toute verte, tout ombreuse. Enveloppé par une atmosphère chaude et vivifiante, vous vous livrez avec délices aux caresses de l'éblouissante lumière.

Tout récemment, j'ai parcouru cette région du Sud-Est algérien, ces oasis égrenées en bordure de l'immensité sablonneuse qui va se perdre au cœur du vaste Continent Noir ; j'ai vécu cette vie du désert qui vous tient sous le charme sans jamais vous lasser, et vous laisse d'ineffaçables impressions. Je me suis reposé à l'ombre des gigantesques palmiers formant, à dix ou douze mètres au-dessus du sol, un dôme de verdure, sous lequel j'ai passé d'inoubliables soirées.

La plume est impuissante à rendre toute la poésie de ces nuits du désert : le soleil, semblable à un immense ballon rouge, disparaît brusquement derrière le lointain horizon, et ses faisceaux de lumière irisée rayonnent encore au zénith, que le crépuscule entoure déjà les objets d'une ombre vaporeuse et violacée ; le silence profond invite au rêve c'est l'heure des contes.

Des formes blanches glissent à travers les palmiers, pour se réunir au pied d'une "koabba" (*), dont la coupole de lait émerge entre deux dattiers. Enveloppé dans ma gandoura je me joignais aux groupes qui entouraient un conteur, et je laissais mon esprit suivre les fantaisies enfantées par la riante imagination des Arabes.

De tous les contes que j'ai entendus, il en est un qui m'a frappé par son originalité, et que je transcris d'après mes notes de voyage.

Ce conte est une variante du déluge ; la scène se passe dans le bateau où, sur l'ordre de Dieu, un prophète a sauvé les animaux et son harem...

Ce prophète était malheureux, car les animaux se disputaient dans le bateau, et non seulement les animaux, mais aussi le harem. Il n'avait pas un instant de repos. Le bateau, secoué par les querelles, menaçait de chavirer ; chaque bête en faisait à sa guise. Pour comble de malheur, un rat se met, sans qu'on y prenne garde, à ronger le plancher et fait un trou.—Voilà le prophète bien ennuyé. L'eau entre, le bateau enfonce ; il allait sombrer quand le serpent, très avisé, rampe jusqu'aux pieds de l'homme de Dieu et lui dit (dans ce temps, les bêtes parlaient) :

—Si tu t'engages à me donner ce que je voudrai, je sauverai le bateau.

—Tout ce que tu demanderas, répond le prophète.

Le serpent alors, se roulant sur le trou, le bouche hermétiquement.

On vida le bateau ; il flotta longtemps. Douze mois ont passé ; la pluie a cessé ; le bateau s'est arrêté sur une haute montagne.

—Ça, dit le serpent, donne-moi ce que tu m'as promis.

—Que veux-tu ? répond le prophète.

—Je veux le meilleur sang qui soit sur terre

—Ya Allah ! s'écrie le prophète, comment puis-je le connaître ?

—Envoie un cousin ; il ira, il sucera, il reviendra et nous le dira.

On envoie le cousin.—Mais l'homme de Dieu, craignant les ruses du serpent, dit à l'hirondelle :

—Va voir un peu ce que fait le cousin.

L'hirondelle part et rencontre le cousin qui revenait à tire-d'ailes.

—Mon frère, demanda l'hirondelle, quel est le meilleur sang sur la terre ?

—Celui de l'homme.

—Ya Allah ! montre-le-moi, que j'en goûte un peu !

Le cousin tire sa langue afin de donner une goutte du sang de l'homme.—Crac ! l'hirondelle a fermé le bec, la langue est coupée. Sans sa langue, le cousin ne peut plus parler ; il vole, vole,

en faisant bzzz ! bzzz ! jusqu'à ce qu'il arrive devant le prophète.

Le serpent se tient là.

—Quel est le meilleur sang sur la terre ? demande-t-il.

—Bzzz ! bzzz ! répond le cousin.

Le prophète passe sa main sur sa barbe et sourit.

Le serpent se dresse.

—Dis-moi tout de suite, Sivrizineck, quel est le meilleur sang ?

—Bzzz ! bzzz !

Le serpent se met en colère. Alors, le prophète lui dit :

—Sivrizineck, je t'adjure, parle !

—Bzzz ! bzzz !

—Parleras-tu ! s'écrie le serpent furieux.

Le cousin ouvre la bouche et montre son palais privé de langue.

—Qui t'a fait cela ?

Le Sivrizineck montre l'hirondelle.

Alors le serpent se lance, d'un coup de dent attrape la queue de l'hirondelle ; l'hirondelle fait, elle laisse la moitié de sa queue aux dents du serpent, et voilà pourquoi les hirondelles ont la queue fourchue.

Les gracieuses messagères du printemps ont traversé la mer et sont revenues décrire leurs arabesques sous le ciel de France, continuant les hécatombes de Sivrizineck, cause de leur mutilation.

Qu'Allah les protège, en attendant leur retour au pays du prophète !

L. SONGY.

HEURES VRAIES

DÉSERT

Si certains littérateurs sont filandriers, il en est d'autres dont la sobriété de style se rapproche de la concision télégraphique. C'est à ce genre que se rattache ce tableau littéraire, d'un si curieux impressionnisme, qu'il nous a paru intéressant de le publier.

Dans les immensités des horizons sans fin, seules deux choses :

Le Ciel immuable—en son bleu doux—ainsi qu'est la couleur des myosotis qui meurent,

Le sable partout étendu—jaune—cruellement ardent—du ton de ces Christs dont l'ivoire est poli par des baisers de fièvre.

Les pas de nos chameaux couvrent des routes intracées.—Les os des squelettes—plus blancs que les plus pures neiges—indiquent vaguement que les animaux d'autres caravanes s'écroieraient là—dans leur fatigue.

—Nous avançons.

—Toujours — partout — de même — le bleu, le jaune.

La marche est sans bruit—les bêtes semblent glisser.

Du sol où rien ne vit montent des effluves vibrants.—Ils paraissent les laeurs des angoisses—qu'à cette terre—dans son regret de ne rien créer.

Sommes-nous en la marche ?—possédons-nous l'immobilité ?

L'esprit se prend l'inquiétude.—Le doute doulousement manie le cerveau.

Et toujours—encore partout—ce bleu—ce jaune.

Sur ces fonds sans cesse identiques—se peignent nettement—avec apparence de choses savantes pas rêvées.—Nos yeux—au reflet des folies—les touchent.

Un silence trop muet pèse—il écrase.—Des gestes involontaires éloignent son fardeau.

Les heures une à une ont fini d'être comptées.—Là-bas—le soleil est un reflet pourpré.—Les voix de nos hommes s'élèvent en un murmure mystique—leurs prières montent.

Les idées peuplent les solitudes.

PIERRE A. CHAPIN.

Le petit bonhomme a cinq ans.

—Dis-donc, Bob, qu'est-ce que tu aimerais le mieux être : fleur ou oiseau ?

—Oiseau, na !

—Pourquoi ?

—Parce que ça mange, na !

(*) Petit monument contenant les restes d'un marabout saint de la religion de l'Islam.